

Petruzzellis, Nicola

La postérité de Machiavel

Organon 7, 137-145

1970

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Nicola Petruzzellis (Italie)

LA POSTÉRITÉ DE MACHIAVEL

Le cinquième centenaire de la naissance de Machiavel voit un grand nombre d'études, d'essais et de recherches paraissant surtout au XX^e siècle et s'employant à élucider la pensée du Secrétaire florentin qui semble à certains énigmatique comme celle d'un nouveau Sphinx, et qui sans doute n'est pas dépourvue de nuances parfois presque insaisissables, d'équivoques et de contradictions. Sa vie personnelle et les vicissitudes de Florence et de l'Italie du temps, les thèmes essentiels de sa pensée, ne sont aujourd'hui un mystère pour personne qui étudie la littérature italienne, l'histoire sociale, politique et militaire, l'histoire des idées et de la philosophie. Cependant les faits et les concepts déjà connus sont loin d'être interprétés et jugés de façon unanime car ils sont considérés moins du point de vue de la réalité historique de la pensée de l'époque de Machiavel que du point de vue des préoccupations d'aujourd'hui. Donc nous ne nous attarderons pas à exposer pour la centième fois, même rapidement, les œuvres de Machiavel, mais nous nous en servirons pour discuter quelques interprétations récentes, ayant déjà mis en question l'hypothèse de Croce de l'amoralité de la politique en général et de la politique de Machiavel en particulier ainsi que refusé l'apothéose d'un Machiavel fondateur d'une nouvelle morale¹.

Nous nous pencherons surtout sur l'hypothèse bien plausible en apparence qui ferait de Machiavel le précurseur de l'éthique de la situation, chère à de nombreux épigones de l'idéalisme et de l'existentialisme qui s'orientent vers celle-ci des diverses directions. D'après une telle hypothèse «le mal n'est pas un caractère immuable de l'âme humaine, mais une conséquence possible de la situation de l'homme dans l'histoire, un des moyens qu'il peut choisir dans sa lutte incessante contre les forces qui le menacent et mettent en question sa sécurité; le sens donc de la manière de poser le problème par Machiavel n'est pas dans l'admis-

¹ Nous avons discuté ces thèses dans *Lineamenti di filosofia politica*, 2^e éd. Napoli 1966 vol. I^{er} pp. 108-135.

sion pure et simple de la thèse que la politique soit mauvaise et rien d'autre que mauvaise, expression marie de la substance démoniaque de la nature humaine, mais, au contraire, dans l'affirmation que sur le plan politique, la distinction entre le bien et le mal, entre l'utile et l'honnête (pour nous servir du vénérable langage de Cicéron cher aux humanistes du quattrociento) devrait être interprétée non pas comme valeur absolue mais comme opportunité, à suivre ou à repousser selon l'heure et le temps et les vents de la fortune».

Quoique pessimiste en ce qui concerne la nature humaine, Machiavel, comme d'ailleurs aucun homme de bon sens, n'a jamais identifié purement et simplement la politique avec le mal, mais l'a toujours considérée en tant qu'instrument du bien commun et n'a jamais prêté à la nature humaine un fond de substance démoniaque. Cependant si la distinction entre le bien et le mal n'avait qu'une valeur relative à l'opportunité déterminée par la condition humaine en général et par la situation historique et existentielle des individus dans leurs rapports intersubjectifs, elle n'aurait aucune efficacité pratique, car à chaque moment de la vie individuelle et sociale se joue le jeu de la «fortune» et sont présents les facteurs hédonistiques et utilitaires qui l'emporteraient fatalement sur quelques velleités en sens opposé, si n'intervenaient les choix divers aidés par la fermeté de propos et la cohérence des idées, des intentions et des actions c'est-à-dire par cette vertu que Machiavel mettait au service de l'ambition des princes sans scrupules. Il est vrai en même temps que Machiavel n'a jamais approuvé ni recommandé les cruautés gratuites et on peut même ajouter qu'il en a explicitement condamné l'abus. Une méchanceté définie et condamnée par les lois des pays civilisés caractérise le comportement des individus arriérés et des psychopates et non pas, certes, l'action d'un homme politique avisé. Machiavel donne quelques indications en ce qui concerne les intérêts personnels du prince ou collectifs de l'état, mais ne pose pas le problème de la possibilité de trouver un critère sûr pour décider des choses aussi incertaines, subjectives et brûlantes. La vie de César Borgia, incarnation machiavelle du Prince, qui n'hésite pas à poignarder un serviteur réfugié dans les bras du Pape, ne fut pas dépourvue de cruautés gratuites.

Mais, sans tenir compte que rien, à l'exception de la loi rigoureusement observée et appuyée sur les données de la médecine et de l'hygiène mentale, ne saurait empêcher des arriérés mentaux et des paranoïaques de faire de la politique et même parfois d'accéder au pouvoir, existe-t-il en politique un objectif aussi clairement et infailliblement précisé et qualifié qu'il puisse justifier le sang versé et même peut-être le génocide? Le bien commun et le salut de la patrie existent — selon Machiavel, en dehors de la justice, de l'honneur et de la liberté ?²

² La phrase cruelle de Machiavel dans les *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio* (III, 41) est formulée ainsi: «lorsqu'on délibère du salut de la patrie, on ne doit tenir compte ni de ce qui est juste ni de ce qui est injuste, ni de ce qui

L'opportunité est un élément de la situation et de l'action humaine, mais n'en est pas le seul élément: son caractère concret mais impossible à codifier exige des critères de jugement très élevés et très vastes et un esprit critique raffiné. Si l'opportunité n'est conçue que par rapport aux vents de la fortune et non pas par rapport aux possibilités logiques, historiques, psychologiques et morales, elle s'abaisse au niveau de l'occasion qui fait le larron selon le proverbe populaire. La morale de la situation devient une éthique de l'opportunisme qui peut parfois mener au succès, mais à un succès passager et peu certain car il n'y a rien de plus instable et de plus imprévisible que les chances offertes par la fortune et le moment historique.

L'analyse de ces interprétations récentes de Machiavel nous amène au problème général de la valeur de sa pensée qui ne fut ni une philosophie ni une doctrine morale. Machiavel n'avait ni la méthode ni l'esprit d'un philosophe: il fut un observateur perspicace des faits présents ou lointains entre lesquels il voulait établir des rapports parfois discutables. Quoique très lucides, ses idées et interprétations historiques sont l'exemple d'une historiographie que Hegel appelait histoire pragmatique car elle fait entrer les faits du passé dans les catégories qui sont celles de l'historien et les organise d'après une finalité étrangère aux temps et aux personnages historiques. Aujourd'hui Machiavel serait fondateur d'une idéologie politique dont, certes, il serait difficile de préciser le cheminement et les intentions particulières.

Si l'on voulait à tout prix classer la pensée de Machiavel d'après un schéma moderne, on pourrait dire qu'il est le fondateur de la science empirique de la politique. Il est un observateur politique auquel n'échappe aucun aspect important des événements, qui déchiffre avec une perspicacité singulière les intentions de ses contemporains, en enregistre les paroles et les réalisations, en étudie le comportement et la pratique; en cherchant de ramener tout cela à une ligne de développement cohérent. Intellectuel, habitué à dominer seulement la page écrite ou à écrire, il est fasciné par la puissance de la pratique à laquelle il s'efforce de trouver des perspectives, dépassant très souvent les intentions de l'homme d'action lui-même. Il est la conscience politique de son temps en tant que réflexion immédiate sur les données qui ont leur origine dans les faits et dans les agents autres que lui-même. Il déduit la norme du fait, intéressé uniquement à la vérité de fait qu'il cherche non seulement à expliquer mais à justifier entièrement en déduisant du succès seul la rationalité et la valeur des choses. Il aurait accepté sans réserve la thèse de la conversion réciproque du réel et du rationnel que Hegel soutiendra trois siècles après. Machiavel déteste les prophètes sans armes, sans tenir

est pieux, ni cruel, ni louable, ni ignominieux, mais laissant de côté toute autre préoccupation, suivre en tout le parti qui assurera sa survie et maintiendra sa liberté».

compte qu'ils ne seraient pas prophètes s'ils étaient armés et sans se douter que ceci est également sorti, car les princes et les puissants de son temps poursuivent d'autres buts et s'engagent dans d'autres calculs et programmes que l'unité de l'Italie.

L'homme politique d'aujourd'hui blâmera amèrement les Italiens qui avaient retardé de trois siècles l'unité nationale en refusant de suivre les conseils de Machiavel. Mais ce blâme n'est fondé que sur la connaissance de ce qui s'est produit ensuite. Les conditions historiques, sociales et politiques du Cinquecento italien conféraient à l'idée de l'unité nationale que proclamait Machiavel un caractère tout-à-fait utopique et étranger à la vérité de fait de l'époque. Cette unité d'ailleurs n'aurait pas pu être réalisée avec les méthodes suggérées par Machiavel, malgré le cynisme dominant chez les principaux acteurs de la scène politique du XVI^e siècle — ou peut être justement à cause de ce cynisme associé au manque de cette parfaite cohérence géométrique qu'impliquait la vertu machiavellique. Quand trois siècles après et grâce au concours des circonstances historiques suffisamment mûries, les Italiens se mettront à réaliser l'unité politique de leur pays dont Dante au trecento avait déjà clairement montré l'unité ethnique, linguistique et géographique, ils auront à affronter des sacrifices et des guerres sanglantes qui demanderont non seulement la cohérence et la constance, mais le désintéressement et l'héroïsme des auteurs du Risorgimento et des innombrables morts anonymes.

L'hédonisme et l'utilitarisme politique de Machiavel n'étaient pas les instruments les mieux choisis pour réaliser la noble idée de la patrie réunifiée qui demandait et demande d'autres forces de cohésion. Dans les pages de Machiavel n'apparaît que le prince, son entourage et ses soldats, mais il n'y a guère de place pour le peuple sinon comme figurant sans importance.

Pour faire accepter par les patriotes du XIX^e siècle, le personnage de Machiavel, Ugo Foscolo dut en proposer l'interprétation la plus improbable et la plus inadmissible lorsqu'il écrivit dans *I Sepolcri*: (vv. 155-158)

Vidi ove posa il coirpo di quel grande
 Che temprando lo scettro ai regnatori
 Gli allor ne sfronda, ed alle genti svela
 Di che lagrime grondi et di che sangue.

(Je regardai où gît le corps de ce grand homme
 qui en trempant le sceptre des monarques
 enleva ses lauriers dévoilant aux gens
 de quelles larmes il fut couvert et de quel sang.)

Les dictatures et les imperialismes de type nationaliste ou internationaliste reconnaîtront certes dans Machiavel leur précurseur et dans sa pensée la seule technique de gouvernement. Mais même si le machiavellisme

se réduisait à une technique politique, quoique en fait il est en même temps plus et moins que cela, il serait une technique rien de moins que sûre. Le machiavellisme porte en lui la précarité innée à tout utilitarisme érigé en système: il s'avère inefficace à l'individu comme il s'est avéré inefficace à Machiavel lui-même persécuté par les Médicis et ignoré des républicains après la chute des Médicis, il ne mène à rien à longue échéance dans un état démocratique; mais il se montre sans résultats durables pour les tirans et les dictateurs si l'on pense aux succès éphémères d'un Agatocle ou d'un César Borgia qui furent tant admirés par Machiavel. L'histoire des siècles postérieurs jusqu'aux temps les plus récents pourrait fournir des exemples encore plus nombreux et plus spectaculaires.

«Vaincre par la force ou par la fraude», «savoir bien user de la bête», «prendre le renard et le lion; car le lion ne se défend pas contre le lacs et le renard ne se défend pas contre le loup», voilà les maximes résumant l'essentiel du machiavellisme³. Mais elles constituent en même temps le programme de ce genre de politique que Machiavel représente de façon exemplaire et qu'il considère comme uniquement valable, une sorte d'utilitarisme politique qu'il n'inventa pas et qui lui survécut autant qu'à son époque. Les historiens du machiavellisme savent d'ailleurs parfaitement que plusieurs antimachiavelles furent en fait des cryptomachiavelles; il suffit de citer ici l'exemple le plus spectaculaire de Frédéric II de Prusse.

Mais fut-elle nombreuse, la postérité de Machiavel ne confirme guère la validité de la doctrine que l'on peut tirer de ses maximes et de ses thèses, mais prouve seulement que les rêves et les illusions qui sont à son origine ou s'y mêlent dépassent le cadre de son expérience personnelle en exprimant cette volonté de puissance que Nietzsche exaltera dans le surhomme. Le Prince de Machiavel est un ancêtre du surhomme nitzschéen. Nietzsche, qui avait lu Schopenhauer et avait déduit de la volonté de vivre sa volonté de puissance, n'en vit pas la stérilité et n'en ressentit pas le vide sinon à de rares moments d'effusion lyrique. Machiavel lui-même, malgré son réalisme ne se rendit pas compte de la fragilité de sa construction.

Il ironise au sujet des utopies platoniques et humanistes avec les paroles mémorables si souvent répétées et citées: «Et plusieurs ont imaginé républiques et monarchies qu'on n'a jamais vues ni connues; car la vie telle qu'elle est, diffère tellement de la vie telle qu'elle devrait être et celui qui abandonne ce qu'on fait pour ce qu'on devrait faire risque plutôt la ruine que le succès: car l'homme qui voudrait suivre toujours ce qui est bon risque d'être ruiné au milieu de tant d'autres qui ne sont pas bons⁴». Mais lui aussi, il se laisse entraîner par l'immagination quoi-

³ Cf. *Il Principe*, XVIII.

⁴ *Il Principe*, XV.

que de façon différente en s'imaginant un état et un prince mûs par une logique inflexible et d'une cohérence sans défaillance et sans hésitation.

Quoique inspirée par d'autres principes, la vertu machiavellique n'en est pas moins intransigeante que la vertu stoïque ou chrétienne et même elle implique un ascétisme à l'envers, une violence faite à la nature humaine privée de sentiments et de valeurs qui lui sont propres et forcée à suivre les voies qui lui sont contraires.

Machiavel lui même, malgré son manque de préjugés, ne réussit guère à incarner ce type d'homme ou de surhomme qui se dessine sur le fond de son *Il Principe* et de ses *Discorsi*, comme il fut loin de réaliser cette parfaite cohérence qu'il exigeait des Italiens et surtout des hommes politiques de son temps. Il vécut et mourut pauvre, ce qui, fût-ce honorable pour l'homme, rend inexplicable le théoricien qui, conseiller des républiques et des princes n'en fut pas moins un homme politique quoique d'importance secondaire et dépourvu de ce pouvoir qu'il idolâtra et qu'il eut pu obtenir, fût-ce en proportions modestes. Républicain, il servit les monarques et les tyrans et, après la chute des Médicis à Florence, il se fit des illusions de pouvoir retourner à la Segreteria de la république restaurée.

On peut comprendre l'amertume de l'isolement dans la villa de S. Andrea à Percussina près de S. Casciano et l'inactivité angoissées à laquelle il fut condamné, on peut s'émouvoir comme d'aucuns biographes sur sa profession de fidélité impavide, mais on doit se demander quel sens a une loyauté et une fidélité chez celui qui conseille des déloyautés et des meurtres? Qui aurait des doutes à ce sujet qu'il relise les chapitres XVII et XVIII de *Il Principe*.

On peut admirer sa connaissance lucide et hardie de la psychologie des masses esquissée avec désinvolture dans les passages comme le suivant: «car on peut dire ceci des hommes en général: qu'ils sont ingrats, inconstants, faux, poltrons, avides de gain; lorsque nous leur faisons du bien, ils nous sont attachés et nous offrent leur sang, leur avoir et leur vie; dévoués, quand nous n'avons pas besoin d'eux, mais dans la nécessité, ils se détournent de nous. Et le prince qui se baserait sur leurs paroles en négligeant d'autres préparations courrait à la ruine; car les amitiés qu'on paie au lieu de les obtenir par la grandeur et la noblesse de l'âme quoique dues et méritées, font défaut et ne nous servent pas lorsque le besoin s'en fait sentir»⁵.

Dans la masse fourmillante d'hommes Machiavel ne voyait aucune chance de salut: l'humanité est pour lui en effet une *massa damnationis* dont le prince est le juge et le bourreau comme d'ailleurs il peut en être le démagogue. Dans les *Istorie Fiorentine* il met dans la bouche d'un des

⁵ Cf. *Il Principe*, XVII.

chefs de la révolte des Ciompi (laineurs) ces paroles: «Il faut donc, selon mon sentiment, pour obtenir l'abolition des maux déjà faits, en recommencer de nouveaux; redoubler les vols, les incendies, et les sacrilèges, et faire en sorte de nous fortifier d'un grand nombre de camarades; car on ne punit personne quand le nombre des délinquants est trop grand et il n'y a que les petits crimes qu'on châtie; les grands sont toujours récompensés: alors aussi que plusieurs souffrent, il y en a peu qui cherchent à se venger; car on supporte avec plus de patience les pertes qui sont communes à tous, que celles qui tombent sur un petit nombre de particuliers. C'est donc une chose certaine que la quantité de crimes nous en facilitera l'amnistie, et nous ouvrira le chemin à obtenir ce que nous demandons pour notre liberté. Il me paraît aussi que nous allons à une conquête assurée car ceux qui pourraient s'y opposer sont divisés et riches: leur division nous donnera la victoire et nous nous y maintiendrons par leurs richesses. Mais surtout ne vous en laissez point imposer par cette antiquité du sang: car tous les hommes ayant un même principe sont d'une aussi ancienne origine les uns que les autres et la nature les a tous faits égaux: mettez vous tous nus les uns et les autres, vous ne nous reconnaîtrez pas: habillez nous des habits de ces prétendus Nobles et qu'eux s'habillent des notres, nous paraîtrons des gens de qualité et eux de la canaille; car il n'y a que la pauvreté et la richesse qui mettent de la différence dans le genre humain. Mon chagrin est que je vois que plusieurs ont de la douleur de ce qui s'est passé et n'ont pas la résolution de recommencer. Et si cela est, vous n'êtes pas des gens tels que je vous avais crus. Car enfin ni les remords de la conscience, ni l'infamie ne doivent point faire d'impression sur vous et souvenez vous que de quelque manière qu'on remporte la victoire elle comble toujours de gloire les vainqueurs. Pour la conscience il ne faut pas s'en faire une affaire...»⁶ Si nous faisons abstraction de l'âpre et sauvage éloquence de ce passage, peut être peu connu et rarement cité, nous trouvons là la confirmation que le machiavellisme né des principes hédonistiques et utilitaires est une technique ambivalente pour les tyrans comme pour les démagogues, pour les conservateurs comme pour les révolutionnaires.

La mutinerie des laineurs s'épuisa en une série de désordres, Machiavel lui même commenta: «cela dura trois ans et eut pour conséquence de nombreux exilés et morts»⁷.

Catherine de Médicis, fille de Lorenzo II duc d'Urbin, à qui fut dédié *Il Principe* après la mort de Giuliano, est l'incarnation féminine la plus parfaite du Prince machiavellique. Certes elle obtint quelques succès immédiats, mais le sort tragique de ses fils et la fin de la dynastie furent le prix payé pour la Nuit de Saint Bartholomée et pour toute sa politique.

⁶ Cf. *Le Istorie Fiorentine*, III, 13.

⁷ *Op. cit.*, III, 18.

Détruire tout d'un coup tous ses ennemis comme l'avait suggéré Machiavel, Catherine de Médicis ne le réussit pas comme Hitler ne le réussit pas non plus. Et cela ne sera facile à personne parce que les ennemis d'un homme politique qui est plus qu'un maire de village sont non seulement nombreux mais aussi cachés. D'ailleurs, il ne sera guère plus facile de gagner les ennemis et les indifférents par les faveurs distribués petit à petit, et ceci surtout si les ennemis envisagent purement et simplement se substituer au prince et à ses amis.

Machiavel ne fut pas philosophe et se soucia peu de philosophie, mais dans toute théorie il y a toujours un fond philosophique plus ou moins clair et cohérent. La position philosophique qui se laisse entrevoir comme fond du machiavellisme pourrait être appelée humanisme naturaliste très proche de celui d'un Pomponazzi: position bien souple qui pouvait être absorbée par certaines formes d'immanentisme. En effet, l'idéalisme postkantien n'hésita pas, surtout grâce à Hegel et à Croce, d'assimiler le machiavellisme⁸.

Singulière à ce point de vue et particulièrement intéressante semble l'attitude de Fichte qui dans son programme de la reconstruction de l'Allemagne en crise à la suite des guerres napoléoniennes, fut attiré et repoussé à la fois par le personnage de Machiavel: attiré par le patriotisme qui vibre avec un ton pathétiquement lyrique à la fin du *Principe*, repoussé par l'amoralisme du Secrétaire de Florence, difficilement compatible avec la noble inspiration de l'éthique fichtéenne⁹.

En général, lorsque l'état est affaibli et les caractères des citoyens s'amollissent, on pense avec nostalgie à Machiavel qui qualifiait de vertu l'inflexible énergie appliquée à réaliser les desseins politiques, qui stigmatisait comme corruption la faiblesse de caractères et le désaccord entre le but visé et les moyens adoptés, qui exaltait l'unité et le rassemblement national. Mais si cela annoblit le personnage du Secrétaire de Florence et attribue à quelques fragments de son oeuvre une fonction historique et morale, cela ne rachète pas ni son matérialisme originaire ou dérivé de l'immoralisme de ses prémisses ni des équivoques que nous avons relevées. La fin ne justifie pas toujours les moyens et, ce qui plus est, elle ne justifie pas tous les moyens. S'il y a inconséquence chez celui qui veut la fin, mais refuse de se servir des moyens les plus adaptés, il y a inconséquence aussi grave et aussi désastreuse chez celui qui choisit les moyens si violents qu'il en vient à compromettre la fin ou à la rendre inutile et sans valeur bien qu'elle ait été réalisée. Les médicaments anodins n'arrivent pas à guérir les maux profonds, mais les

⁸ Cf. F. Meinecke, *L'idea della Ragione di stato* (trad. de D. Scolari) Firenze, 1942-1944, p. 211 et les suivantes, aussi N. Petruzzellis, *Lineamenti di filosofia politica*, I^o, éd. cit. pp. 136-173.

⁹ Cf. N. Petruzzellis, *L'idealismo e la storia*, 3^{me} éd. Brescia 1957, pp. 84-85, 108-109.

recettes qui prescrivent des doses toxiques excessives tuent le malade au lieu de lui donner la chance de survivre. Un état uni et indépendant, mais asservi à la tyrannie d'un prince ou d'une oligarchie supprime la liberté et la dignité des citoyens et leur ôte la joie et l'avantage qui devraient résulter de l'unité et de l'indépendance nationale. Ni Machiavel ni ses disciples n'ont réussi à résoudre le problème des rapports entre *ethos* et *kratos*, problème très ancien, voire éternel, et qui ne fut pas ignoré de l'Antiquité comme en témoignent les fragments des Sophistes et les *Dialogues* de Platon. La civilisation médiévale fit un grand pas en avant par rapport à elle-même quand à la devise «force passe droit» elle opposa «force n'est pas droit». Quand le *kratos* étouffe *l'ethos*, il est non seulement une force qui détruit son terme antithétique, mais une affreuse puissance d'autodestruction qui finit par entraîner dans l'abîme toute la société et pourrait, aujourd'hui, y entraîner l'humanité tout entière dans le jeu des relations internationales qui se font de plus en plus étroites. Il est dangereux de croire que les hommes sont ce qu'ils devraient être, mais encore plus dangereux serait de considérer comme illusion fantastique l'exigence de ce qu'ils devraient être, exigence qui est l'élément essentiel de l'humanité et le ressort de tout progrès, donc aussi du progrès juridique, politique et social. La violence partie du sommet ou de la base, les oppressions ouvertes ou dissimulées, les injustices laissent les vestiges indélébiles de rancunes et de vengeances, diffusent dans le corps social un venin toxique qui continue à provoquant le marasme social et politique.